



CULTURE

Un « Ivanov » à grincer des dents

Au Théâtre de l'Athénée, à Paris,
Christian Benedetti donne de l'œuvre
de Tchekhov une vision très crue

THÉÂTRE

Voilà un spectacle peu aimable et qui ne veut pas l'être. Il faut du courage pour proposer une représentation où la vulgarité des personnages est prise au pied de la lettre et s'énonce en gros mots (« on se fait chier », en surnom connoté (« Zézette ») ou en évocation crue d'un Gérard Depardieu éructant et paillard (rôle qu'assume crânement Christian Benedetti). On ne s'attendait pas à être aussi heurté devant cette fiction crépusculaire que les artistes enveloppent d'habitude d'une élégante mélancolie.

Ivanov (sobrement joué par Vincent Ozanon) est un homme dépressif marié à Anna Petrovna (Laure Wolf). Il croule sous les dettes et ne peut financer le voyage dont son épouse phthisique a besoin pour se soigner. Sourd aux implorations du médecin (formidable Yuriy Zavalnyouk), il s'entiche de Sacha (Alix Riemer), fille de sa créancière, Zinaïda Lebedeva (Brigitte Barilley). Pendant qu'il fait la fête, Anna expire dans l'indifférence de tous. Un an plus tard, le veuf s'apprête à se remarier. Il n'en aura pas le temps. Il meurt. On ne le pleurera pas.

Christian Benedetti connaît Tchekhov sur le bout des doigts. Depuis 2011, il monte ses textes

l'un après l'autre avec la volonté d'en proposer une intégrale qui le mènera jusqu'aux pièces en un acte de l'auteur. Après *La Mouette*, *Oncle Vania*, *Les Trois Sœurs* et *La Cerisaie*, le voici arrivé à cette première version d'*Ivanov*, sous-titrée *Comédie en quatre actes* et dont la représentation, en 1887, avait suscité les quolibets des spectateurs, incitant le dramaturge russe à livrer, en 1889, une seconde mouture, sous-titrée celle-ci *Drame en quatre actes* et qui eut les faveurs du public (mais pas celles de Benedetti).

Coutures apparentes

A l'Athénée, un silence perplexe (ou gêné?) accompagne les débordements qui agitent un plateau brut de décoffrage. La lumière se lève sur une scène entravée par une paroi de contreplaqué interdisant la profondeur de champ. Pas question d'esquiver ce qui se dit ou de s'abandonner à la rêverie, tout nous est renvoyé en boomerang et sans sommation. Les acteurs déplacent le décor. Installent piano, chaises, sofa, puis les déménagent pour déposer un pâle paravent ou des portes de vaudeville qui n'ouvrent que sur elles-mêmes (quand elles consentent à s'ouvrir.) L'espace est une aire de jeu. Les coutures du théâtre sont exhibées sans



ménagement. Le temps des illusions est fini. Place au réel.

Ce réel est inscrit dans la chair de la pièce, dont la traduction, co-signée par le metteur en scène avec Brigitte Barilley et Laurent Huon, fera grincer des dents. Musclée, triviale et efficace, elle ne s'attarde pas dans le poétique et le psychologique, encore moins dans l'intériorité des êtres. Là encore, aucune profondeur. Les personnages sont ce qu'ils disent. Il n'y a pas moyen de trouver une excuse à leur médiocrité. Il nous faut faire avec ces humains de bas étage, comprendre que ce qu'ils exhibent d'eux-

mêmes est leur vérité nue et encaisser ce qu'ils suscitent en nous d'effroi et de dégoût.

Ainsi, et même si on n'aime pas voir ce que l'on voit et entendre ce que l'on entend, on finit par admettre que Tchekhov a écrit une farce détestable où les héros sont affreux, sales, méchants, obsédés par l'argent et entichés d'eux-mêmes. « *Une femme va mourir* », leur répète inlassablement le médecin en qui on discerne un Tchekhov effaré devant la laideur d'âme de ses propres créatures. Car personne ne s'émeut. Pourtant Anna Petrovna n'est pas n'importe qui. Elle

est juive. Elle a, pour l'amour d'Ivanov, renié sa religion, perdu sa dot, subi le rejet de son mari. Mais pour lui, comme pour tous ceux qui viennent s'encanailler chez la Lebedeva, Anna est une « *youpine* ». Tchekhov a écrit ce mot-là plus d'une fois. Lorsque les acteurs le prononcent haut et fort, il écorche les oreilles. Le malaise est palpable.

Christian Benedetti ne nous épargne pas. Cette communauté délétère qui se repaît de rires gras et de rasades de vodka n'est en rien ambiguë. Elle est antisémite. Ce reflet atterrant, mais fidèle qui nous est renvoyé n'est pas



beau à voir. Mais ces gens-là existent et ils sont parmi nous. Se servir d'*Ivanov* pour le dire n'est pas salir Tchekhov mais l'élever au rang des visionnaires. La nuance est de taille. ■

JOËLLE GAYOT

Ivanov, de Tchekhov, jusqu'au 1^{er} décembre au Théâtre de l'Athénée, Paris 9^e. Mise en scène de Christian Benedetti. Tous les jours sauf les dimanches et lundis à 20 heures, le mardi à 19 heures ; une représentation à 16 heures le dimanche 25 novembre. De 14 euros à 36 euros. Athenee-theatre.com



Le metteur en scène Christian Benedetti (au centre) dynamite la représentation traditionnelle d'« *Ivanov* ». JULIEN GOSSELIN